

La reconquête dans le roman médiéval tardif

De nombreux romans de la fin du moyen âge situent une partie au moins de leur intrigue en Espagne où ils envisagent des guerres contre les Sarrasins¹. C'est le cas du *Roman de Pontus et Sidoine*², qui date de la fin du xiv^e siècle, du *Roman de Jehan d'Avennes*³ écrit vers le milieu du xv^e et du *Roman du Comte d'Artois*⁴ vraisemblablement composé à la même époque⁵.

Comment et pourquoi les romans tardifs s'intéressent-ils aux luttes entre infidèles et chrétiens en Espagne ? Quel rapport peut-on discerner entre ces récits pseudo-historiques et la réalité de la reconquête ? On sait qu'à la fin du moyen âge, la frontière entre roman et histoire, qui n'a jamais été parfaitement étanche, tend à devenir encore plus perméable. Entre la biographie des chevaliers réels et celle des chevaliers fictifs s'instaurent des échanges complexes qui brouillent la distinction entre réalité historique et fic-

1 — Je ne considérerai pas les très nombreux romans tardifs qui évoquent l'Espagne d'un autre point de vue, les romans de *Melusine* de Jean d'Arras et de Coudrette par exemple, ou *Cleriadus et Méliadice*. L'Espagne n'y joue pas le rôle de terre à reconquérir sur les musulmans. Pour un panorama des œuvres littéraires où l'Espagne apparaît comme un lieu privilégié, voir l'article de Jacques-Charles Lemaire, « Imágenes de España, según los géneros literarios, en los siglos XIV y XV », dans *La Historia de España en la literatura francesa, una fascinación*, éd. par Mercé Boixareu et Robin Lefere, Editorial Castalia.

2 — *Roman de Ponthus et Sidoine*, éd. Marie-Claude de Crécy, Genève : Droz, 1997.

3 — *L'histoire de tres vaillans princez monseigneur Jehan d'Avennes*, éd. Danielle Quérueil, Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 1997.

4 — *Roman du Comte d'Artois*, éd. Jean-Charles Seigneuret, Genève : Droz, Paris : Minard, 1966.

5 — *Jehan de Saintré* fait référence aux combats qui ont lieu en Espagne au moment où s'organise le voyage de Prusse. Voir Antoine de la Sale, *Jehan de Saintré*, édition et présentation de Joël Blanchard, traduction de Michel Quereuil, Paris, Le Livre de Poche (Lettres Gothiques), 1995, p. 362.

tion⁶. Or l'Espagne, parce que sa reconquête est presque achevée au début du ^{xv}^e siècle mais pas encore tout à fait, offre un terrain particulièrement propice à ces échanges. La lutte contre les Sarrasins y est certes d'actualité, mais ce n'est pas l'actualité brûlante telle qu'elle se manifeste en Europe de l'Est par exemple. Les écrivains ont donc toute latitude de récrire l'histoire pour la plus grande gloire de leurs héros. Si les exploits réalisés par les personnages font violence à l'histoire, en revanche l'idéologie portée par les romans tardifs reflète bien, on va le voir, celle qui anime les rois ibériques et leurs alliés européens dans leur entreprise militaire. Mais le choix de l'Espagne comme lieu où s'illustrent les chrétiens et en particulier les chevaliers français ne découle pas d'une volonté de propagande consciente. Dans l'imaginaire des écrivains français, l'Espagne est une terre héroïque par excellence.

Je n'essaierai pas de brosser en quelques lignes plusieurs siècles d'histoire espagnole⁷. Je rappellerai simplement qu'après avoir été sous domination wisigothique pendant près de trois siècles, la péninsule ibérique tombe presque entièrement aux mains des musulmans au début du ^{viii}^e siècle. Ce n'est qu'au ^{xii}^e siècle que les royaumes chrétiens qui ont subsisté au nord entreprennent de repousser les musulmans. Il leur faudra quatre siècles. Quant à l'idée qu'il s'agit d'une reconquête légitime, on la trouve avancée très tôt par des textes comme les *Chroniques Asturiennes* rédigées à la fin du ^{ix}^e siècle ou la *Primera Crónica General de España* qui date du ^{xiii}^e siècle. Selon les chrétiens conquérants, et en particulier les Castillans qui se considèrent comme les héritiers des Wisigoths⁸, l'Espagne a été « confiée par Dieu aux Espagnols pour qu'ils en jouissent et la conservent, [elle a été] perdue à cause de leurs péchés, à l'époque des Wisigoths [mais sera] un jour restaurée par eux⁹. »

Que devient la réalité historique dans les romans qui nous intéressent ? Elle est bien sûr grandement bousculée. Dans *Ponthus et Sidoine*, le roi Tiber de Galice, marié à la sœur du roi d'Aragon, voit son royaume envahi par Brodas, fils du sultan de Damas parti à la

6 — Sur ce point, voir Elisabeth Gaucher, *La biographie chevaleresque, typologie d'un genre*, Paris : Champion, 1994, et mon livre *Jean de Saintré, une carrière chevaleresque au ^{xv}^e siècle*, Genève : Droz, 2003.

7 — Pour un panorama rapide mais synthétique de l'histoire espagnole du moyen âge, on peut se rapporter à l'ouvrage de Denis Menjot, *Les Espagnes médiévales 409-1474*, Paris, Hachette supérieur, 1996. Pour plus de détails, on consultera Joseph F. O'Callaghan, *A History of Medieval Spain*, Ithaca, Londres, Cornell University Press, 1975.

8 — Catholiques depuis la conversion de leur roi en 587.

9 — Cette citation tirée de la *Primera Crónica General de España* est utilisée par D. Menjot dans son livre *les Espagnes médiévales, op. cit.*, p. 89.

conquête d'une terre. Brodas débarque par ruse à la Corogne, capitale du royaume, tue le roi, père du jeune Ponthus, et s'empare de toute la Galice et du comté des Asturies. Ponthus, grâce à l'aide de Patrice, un chevalier chrétien qui prétend s'être converti à l'Islam, s'enfuit de Galice avec treize compagnons et trouve refuge en Bretagne. Pour limiter les dégâts causés au royaume, le chevalier Patrice, qui a gagné la confiance de Brodas, lui conseille d'épargner les habitants, de leur laisser pratiquer leur religion s'ils le désirent et de se contenter d'imposer un lourd tribut à ceux qui voudraient rester chrétiens¹⁰. Patrice a par ailleurs réussi à sauver le comte des Asturies, frère du roi Tiber, et le convainc de feindre lui aussi la conversion en attendant des jours meilleurs. Brodas règne pendant quinze ans sur la Galice non sans lancer des raids contre ses voisins, en particulier le roi d'Aragon qui accepte de lui verser un tribut en échange de la paix (*Ponthus* 147). Mais Ponthus, qui a grandi, pense à reconquérir son royaume et revient en effet accompagné de nombreux chevaliers d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et de Bretagne (*Ponthus* 138). La reconquête est rondement menée, Brodas tué et Ponthus rétabli dans son pouvoir.

L'invasion de Brodas évoque peut-être les terribles expéditions lancées contre la Galice et les Asturies par al-Mansur à la fin du x^e siècle. Ce dernier n'a jamais occupé les provinces du nord mais les a dévastées et leur a imposé de lourds tributs¹¹. Quant à l'idée que les chrétiens étaient tolérés dans les territoires dominés par les musulmans, que certains d'entre eux, moyennant conversion, pouvaient accéder à de hautes charges, elle est tout à fait conforme à la réalité historique. Ce qui me paraît cependant le plus intéressant dans *Ponthus et Sidoine*, c'est l'insistance sur la légitimité du retour de Ponthus. À plusieurs reprises, il est dit que Ponthus est le *droit roy* du pays (*Ponthus* 146)¹². Réinstallé sur le trône, il se fait solennellement couronner par l'évêque de la Corogne. Enfin, il accomplit le pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle et rend hommage au saint patron de l'Espagne sous l'égide de qui est justement placée l'entreprise de la reconquête. Ainsi, en reprenant la Galice, non seulement Ponthus rentre-t-il en possession de son héritage légitime mais encore accomplit-il le dessein divin. Car le retour de la

10 — Voir ce qu'en a entendu dire Ponthus : « j'ay entendu que le pais est gouverné saïgement et y oult pou du pais occiz, car ilz se sont faiz tributaire, et par chascune teste paient ung besant d'or et, pour le grant proufit qu'il en lieve, il (le roi Brodas) les laisse vivre de telle loy comme chascun veult user » (*Ponthus* 116).

11 — Voir sur ce point J.F. O'Callaghan, *A History of Medieval Spain*, op. cit., pp. 126-130.

12 — Voir aussi p. 116 : Ponthus y annonce sa décision d'aller faire la guerre à Brodas « qui tient le royaume que je doy avoir. » P. 131, le roi de Bretagne déclare à Ponthus : « prenez mes gens à vostre heritage conquerre. »

Galice à la foi chrétienne était voulu par Dieu, comme le souligne la mère de Ponthus : « Dieu a mercy de Son peuple et vous a envoyé le garder et délivrer » (*Ponthus* 151). Ponthus ne déclare pas autre chose à son oncle et à Patrice : « beaulx seigneurs, la mercy Dieu et la vostre, cest païs est nectoyé (...). Si me souvient de Moïses et de Aaron que Dieu establit à sauver Son peuple de Israël » (*Ponthus* 152). Cet espoir était au demeurant annoncé par Patrice lui-même au tout début du roman. Alors qu'il vient de sauver Ponthus et ses jeunes compagnons, il déclare au comte des Asturies : « Et je vous dy que mon cueur me dit que les enfans que j'ay sauvés relievront encores ce païs » (*Ponthus* 10). Dieu confirme le sentiment de Patrice en envoyant des rêves prémonitoires au roi Brodas qui devine ainsi confusément son destin. Mais comment expliquer que le roi Tiber qui, selon le roman, était « mout predoms, simple et debonnaire » et sa femme, « mout sainte dame et de sainte vie » (*Ponthus* 1) subissent une telle épreuve ? C'est que le malheur s'est abattu sur la Galice en expiation de quelque obscur péché : « le roy [Brodas] regna bien entour quinze ans, aussi comme par une vengeance de Dieu » (*Ponthus* 11) ; c'est aussi ce que pense la mère de Ponthus : « Je say bien que le mal qu'il [ce pays] a enduré bien .XIII. ans est une pugnicion de Dieu des grans delis que l'en faisoit en ce royaume » (*Ponthus* 149). Le sort de la Galice reflète ainsi le sort promis dans la *Primera Crónica General de España* à l'ensemble de la péninsule ibérique. Malgré les revers subis à différentes reprises par les chrétiens, l'Espagne, perdue par les chrétiens en punition de leurs mauvaises vies, est destinée à revenir à la vraie foi. La reconquête est donc un droit et un devoir religieux qui incombe particulièrement aux Espagnols, mais qui intéresse également toute la chrétienté. C'est pourquoi le vieux roi de Bretagne, père de Sidoine, s'offre à partir avec Ponthus : « en meilleur et en plus proufitable service pour mon ame ne puis je mourir que au service de Dieu » (*Ponthus* 131). La conviction que la reconquête est un engagement religieux explique aussi peut-être que le jour de ses noces Ponthus s'engage à ne pas dormir auprès de sa femme avant d'avoir reconquis sa terre (*Ponthus* 133). Sans doute s'agit-il d'un point d'honneur pour Ponthus qui ne veut pas passer pour un malheureux démun¹³, mais ne s'impose-t-il pas cet effort de chasteté afin d'entreprendre son expédition dans un état de pureté physique et morale ? L'insistance sur la purification du royaume reconquis va dans ce sens : le participe passé « nestoyé » revient à cinq reprises pour décrire l'élimination des musulmans¹⁴. Il faut

13 — Voir aussi ce qu'il dit à Sidoine p. 134 : « je l'ay fait pour vostre honneur sauver, pour les langaiges du monde qui sont tost dictes et à paine estainctes. »

effacer toute trace de la religion adverse en en tuant ou chassant les adeptes¹⁵ et en reconstruisant les églises détruites : « Faictes relever les eglises et repparer de verrynes et d'autres choses », commande Ponthus à Patrice (*Ponthus* 152). Alors que le roi Brodas avait accepté que les chrétiens continuent de pratiquer leur culte, il est hors de question que les musulmans jouissent de la même bienveillance. Au mieux, on les réexpédie chez eux sur des bateaux avec des « vivres pour ung moiz » (*Ponthus* 145). Les musulmans sont vus comme des envahisseurs qui n'ont pas eu le temps de s'implanter et dont on peut donc se débarrasser complètement alors que les chrétiens sont les occupants légitimes que Brodas n'aurait pas pu éliminer sans ruiner complètement le pays¹⁶.

Le *Roman du Comte d'Artois* est pénétré de la même idéologie. En quête de glorieuses aventures, le comte d'Artois apprend que le roi de Castille est en guerre contre le roi païen de Grenade. Il décide aussitôt de venir en aide au chrétien. Le roi de Grenade est nettement présenté comme l'agresseur :

le roy de Grenade, qui payen estoit, faisoit forte et dommagable guerre au roy de Castille et luy destruisoit son pays par feu et par glave, dont la pitié devoit estre grande a tous devotz crestiens et noblez chevaliers (*Artois* 47).

Les Castellans subissent les assauts violents d'une « dolereuse guerre qui tant longuement avoit le bon peuple crestien tenu en subjection. » (*Artois* 77). Est-il possible de discerner dans cette description les échos d'un conflit précis ? Comme dans le cas de *Jehan d'Avennes* ou de *Ponthus et Sidoine*, il n'est pas précisé quand l'action du *Comte d'Artois* est supposée se dérouler¹⁷. L'Espagne évoquée ressemble toutefois à l'Espagne historique du XIV^e siècle : le roi de Castille au secours de qui vient le comte d'Artois est en possession de terres importantes. Il tient sa cour à Tolède, à Cordoue ou à Valladolid (*Artois* 97-98). Son pouvoir s'étend donc loin au Sud de la péninsule. L'ennemi sarrasin est le roi de Grenade. Par ailleurs, après sa première défaite face aux chrétiens, ce roi se fait aider

14 — P. 11 : « Et depuis fu le país nectoyé de celle mauvaise loy » ; p. 145 « Le país en fu tout nestoyé et delivré » ; p. 146 : « quant il eust chevauché par le país et tout nestoyé... » ; p. 151 : « cest país est nectoyé » ; p. 168 : « le país estoit bien labouré et bien nestoyé » ;

15 — Voir p. 144-145.

16 — Ceci ne correspond du reste pas complètement à la réalité historique. Dans les faits, les chrétiens, comme les musulmans avant eux, toléraient les adeptes de la religion ennemie par réalisme politique. Il est vrai que suite aux nombreuses révoltes du XIII^e siècle en particulier, de nombreux musulmans ont été expulsés.

17 — L'éditeur du roman, J.-Ch. Seigneuret, pense que le Philippe comte d'Artois dont il est question pourrait être Philippe de Bourgogne, né en 1323 et mort en 1346.

par les souverains africains de Thunez (Tunis), de Barbarie et de Fez (*Artois* 81, 91). Or pour résister à la Castille, à partir du ^{xiv}^e siècle, l'émirat de Grenade s'allie en effet à plusieurs reprises aux royaumes maghrébins. Enfin il est fait allusion au « chastelain de Gibraltar » allié du roi de Grenade. Gibraltar est depuis la fin du ^{xiii}^e siècle l'objet d'une lutte sans répit entre trois pouvoirs : la Castille, la dynastie musulmane qui règne au Maroc et le royaume de Grenade. La ville est finalement conquise par la Castille en 1462. Quant au siège de Cordoue mis en scène par le roman, il évoque les raids meurtriers lancés en Andalousie par le roi de Grenade Muhammad V dans la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle¹⁸. L'ironie, c'est que durant cette période, la guerre civile fait rage en Castille et que Muhammad V est justement le fidèle allié du roi de Castille Pierre le Cruel qui, lui, est en lutte ouverte contre les grands seigneurs castillans menés par Enrique de Trastamare¹⁹. Mais le roman se garde bien de faire une quelconque allusion à la guerre civile. Au contraire, il présente les rois espagnols unis derrière le roi de Castille dans leur volonté de repousser les envahisseurs musulmans. L'image de l'Espagne est donc comme colorée par ce que l'auteur du roman sait de l'avenir heureux qui attend le pays. Un siècle plus tard en effet, à la date de la rédaction du roman, la guerre civile est terminée et la péninsule ibérique en grande partie unifiée. La Castille reprend alors une active politique de conquête aux dépens du royaume de Grenade²⁰. En télescopant pour ainsi dire deux moments de l'histoire, le roman parvient à présenter les Sarrasins d'Espagne comme les ennemis familiers, toujours prêts à attaquer les défenseurs de la foi chrétienne, ce qui rend donc légitimes les entreprises de la Castille. Et par ailleurs, dans une sorte de déplacement, le roman prête aux musulmans d'Espagne, en réalité divisés et affaiblis à la fin du moyen âge, l'agressivité et la violence des Turcs qui sont en train de conquérir l'Europe de l'Est²¹. La victoire, effective, des chrétiens en Espagne n'en paraît que plus méritoire.

C'est donc encore une fois en terme de devoir religieux qu'est présentée la campagne militaire du Comte d'Artois. Quand il se met au service du roi de Castille, il lui déclare par exemple :

18 — *A History of Medieval Spain*, *op. cit.*, pp. 524-525.

19 — Sur la guerre civile, voir *A History of Medieval Spain*, *op. cit.*, pp. 420-427.

20 — *A History of Spain*, pp. 567-569 et pp. 666-669.

21 — Du reste, la papauté encourageait la conquête de Grenade comme un contre-poids aux succès des musulmans à Constantinople et dans l'est du bassin méditerranéen (*A History of Spain* p. 667).

moy estant en Parpingnan, fus informé de la guerre que vous fait le roy de Grenade, payen et ennemy de nostre loy, pourquoy je, desirieux de servir Dieu, mon createur, et garder la foy qu'il nous a baillée, contre les mescreans jusquez a la mort, vous suis venus aidier de mon corpz en ceste guerre. (*Artois* 68)²².

Le *Roman du Comte d'Artois* ne va pas jusqu'à anticiper la chute de Grenade²³. Après leur terrible défaite devant Cordoue, les ennemis dont le roi n'est pas mort se replient à Grenade dans la consternation et la tristesse (*Artois* 95-96). Quant aux chrétiens, ils célèbrent la victoire comme la délivrance d'une longue et pénible oppression (*Artois* 96). Le roi de Castille confie ensuite au comte d'Artois le soin de « reconquerre par siegez et forces d'armez toutez les places que le roy de Grenade avoit gaignié sur la seignourie de Castille » (*Artois* 97). Comme *Ponthus et Sidoine*, le roman présente le refoulement des Sarrasins comme une entreprise doublement légitime, sur un plan religieux et sur un plan politique.

Contemporain du *Roman du Comte d'Artois*, *Jehan d'Avennes* propose la même vision de la situation espagnole, à cela près qu'il semble se placer au début de l'entreprise de reconquête. Loin d'être relativement unifiée comme dans le *Comte d'Artois*, la péninsule ibérique est en effet constituée d'une myriade de petits états, côté chrétien comme côté musulman. En Navarre, Jean retrouve non seulement le souverain de ce royaume mais encore « tous lez rois d'Espagne, c'est a sçavoir le roy d'Arragon, le roy de Castille, le roy de Lyon, le roy de Valence et aultrez pluseurs seigneurs comme le prince d'Esture et celui de Castellongne » (*Avennes* 164)²⁴. Face à eux s'alignent les rois de Grenade, de Tolède, de Séville, de Murcie, de Cordoue et d'Algarve (*Avennes* 165)²⁵. Cet émiettement politique évoque plutôt la réalité historique des XII^e et XIII^e siècles. Or on connaît deux Jean qui ont illustré le lignage d'Avesnes et ils vivaient tous deux au XIII^e siècle²⁶. Dans un roman qui veut se donner une couleur historique, cette convergence témoigne peut-être d'une vague connaissance de l'histoire espa-

22 — Voir aussi la manière dont Artois harangue ses troupes alors qu'il s'apprête à lancer un assaut contre les Sarrasins p. 85. On remarquera en passant l'espèce d'amalgame que le comte d'Artois semble faire entre juifs et musulmans, tous considérés comme les meurtriers du Christ.

23 — *Cleriadus et Meliadicé*, vraisemblablement composé entre 1440 et 1444, n'hésite pas pour sa part à faire de Grenade la capitale d'un royaume chrétien déjà parfaitement établi.

24 — Il y a aussi un roi de Galice p. 170.

25 — Côté païen apparaît aussi le roi de Lisbonne. Par ailleurs, comme dans *Artois*, les rois musulmans d'Espagne sont épaulés par des rois africains : roi d'Afrique, roi de Thunez, de Barbarie, et de Belmarin (*Avennes* 173).

26 — Voir l'introduction à l'édition de D. Quérueu, p. 25.

gnole. En tout état de cause, le vernis historique cache une fois encore des distortions intéressantes. La plus frappante est la rapidité avec laquelle est menée la reconquête : après avoir levé le siège de Salamanque (*Avennes* 170), les chrétiens reconquièrent la Castille l'année suivante (*Avennes* 172), assiègent Cordoue dont ils finissent par s'emparer (*Avennes* 180), et prennent ensuite Tolède (*Avennes* 181). Là s'arrête la glorieuse chevauchée de Jean qui rentre dans ses terres dans l'espoir de se voir enfin octroyer l'amour de sa dame. Dans la réalité, Tolède est conquise en 1085, avant Cordoue qui tombe en 1236. Quant au royaume de Castille, il se forme au ^x^e siècle et n'a jamais été envahi en tant que tel par les musulmans. Au demeurant Tolède en est l'une des villes importantes, symboliquement surtout puisque c'était la capitale de l'ancien royaume wisigothique dont les rois de Castille et de Léon se déclarent les héritiers. En présentant la Castille comme un royaume chrétien récemment tombé sous la coupe des musulmans (on annonce en effet à Jean que les « Infidellez sont entrés en pleine Castille », *Avennes* 164), l'auteur de *Jehan d'Avennes* malmène la réalité historique mais il reprend à son compte l'idéologie officielle des rois de Castille qui se considéraient comme les souverains naturels de la région :

Dieu scet la renouvellee joye que ceux du roiaulme de Castille eurent quant ilz veirent leur roy naturel restitué en sa haultaine majesté par grand travail et continuel labour, non obstant qu'il en fust naguaires, par un souldein desrochement de Fortune, debouté et enchassié de sez ennemis (*Avennes* 172).

Aussi, comme dans *Ponthus et Sidoine*, va-t-on assister à la purification du pays après sa délivrance. Il s'agit en effet d'« expurger le royaulme des ennemis et persecuteurs des Crestiens » (*Avennes* 171). Les verbes « nettoier », « metre au net », « expurger » reviennent ainsi à plusieurs reprises (*Avennes* 171-172) et le préfixe *re-*, largement utilisé, insiste sur le juste rétablissement du pouvoir castillan et de la foi chrétienne : il est question de « *remettre* » les villes de Castille « en la value et au service de Dieu et loy crestienne » ; de « *recouvrer* le royaume de Castille » (*Avennes* 171) ; les prêtres sont « *retablis* a leur premiere ordonnance ou service divin » ; les habitants de Castille éprouvent une « *renouvellee* joye » de la victoire qui leur « *restitue* » leur roi (*Avennes* 171-172). Notons toutefois que la prise de Cordoue, de Tolède et des contrées environnantes est présentée comme une conquête et non une reconquête. Les chrétiens décident en effet qu'ils « yroient oultre les pors et conqueteroient aulcunnez terrez de leurs ennemis en recompensacion

de leur perte, se Dieu leur vouloit consentir » (*Avennes* 172). La conquête des terres ennemies est certes légitime : elle compense les dommages subis du fait de l'invasion sarrasine. Mais il n'est pas dit que les terres étaient autrefois chrétiennes²⁷. Du reste, alors qu'en Castille on assiste, comme on l'a vu, à une restauration, ailleurs, il s'agit d'une première fondation : les chrétiens fondent « pluseurs eglisez en la ville de Cordowe a la loange et honneur de nostre benoit saulveur Jhesu Crist » (*Avennes*, 181). Deux nouveaux royaumes chrétiens sont créés : celui de Tolède et celui de Cordoue, l'un et l'autre accordés à de vaillants chevaliers amis de Jehan d'Avennes.

Déformant une réalité historique qu'ils connaissent sans doute assez mal, les trois romans que j'étudie ne s'interrogent jamais, on le voit, sur le bien-fondé des entreprises militaires qu'ils mettent en scène. Au contraire, ils revendiquent haut et fort la légitimité de la guerre contre les Sarrasins en adoptant sans discussion le point de vue des souverains chrétiens espagnols.

Il est un autre aspect frappant de ces textes sur lequel je voudrais m'arrêter : le rôle des chevaliers étrangers, et particulièrement français, dans la reconquête de l'Espagne. Il existe là encore un fondement historique²⁸. Il est clair que les hommes qui vivent au Nord des Pyrénées s'intéressent à ce qui se passe au-delà et s'inquiètent d'une éventuelle avancée des musulmans. Du reste la couronne d'Aragon « chevauche » la chaîne montagneuse. Par ailleurs, dès le début du XII^e siècle, la papauté assimile la guerre d'Espagne à une croisade et au XIII^e siècle, à l'instigation du pape Innocent III, les évêques de France et de Provence prêchent la lutte armée en Espagne, promettant des indulgences à ceux qui participeront au rétablissement de la foi chrétienne²⁹. Indéniablement de nombreux chevaliers du nord ont donc pris part aux opérations en Espagne.

Comment les romans présentent-ils leur intervention ? Dans *Ponthus et Sidoine*, le rôle des chevaliers étrangers reste subordonné aux décisions de Ponthus. Certes, il est rappelé au début que le roi

27 — Voir aussi p. 173 : [les chrétiens firent tant qu'ilz passerent les pors et qu'ilz entrèrent, voulussent ou non les Infidellez, en leurz pays et prirrent plusieurs chasteaux, villez et forterreses ou ilz destruisirent et demolirent les templez ydolatrez. »

28 — Sur ce point, voir Marcelin Defourneaux, *Les Français en Espagne aux XI^e et XII^e siècles*, Paris, 1949.

29 — Sur le rapport entre croisade et reconquête, voir la récente mise au point de Philippe Josserand, « Croisade et reconquête dans le royaume de Castille au XI^e siècle. Eléments pour une réflexion », communication présentée au colloque de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur (Madrid, 2002), à paraître aux Presses de la Sorbonne. Je remercie Ph. Josserand de m'avoir communiqué le texte de sa présentation.

de France a participé à de nombreuses guerres contre les Sarrasins en Espagne (*Ponthus* 14) et, alors que Ponthus va être couronné, le roi d'Aragon lui apprend que le roi de France prévoyait une expédition de secours pour ce même été (*Ponthus* 147). La France apparaît ainsi comme une alliée fidèle des rois espagnols, voire comme une puissance motrice dans la lutte contre les Sarrasins³⁰. Toutefois *Ponthus et Sidoine* ne met pas en scène les chevaliers français en tant que tels. Le roman regroupe plutôt les hommes par provinces : Angevins, Tourangeaux, Poitevins, Bretons, etc. Le rôle des chevaliers du nord est sans aucun doute déterminant dans la reprise de la Galice, puisqu'ils fournissent le gros des troupes. Mais le chef de l'expédition reste le Galicien Ponthus, c'est-à-dire un souverain espagnol, spolié de ses terres. Si la reconquête qu'il mène est une guerre sainte, il ne s'agit pas exactement, pour lui et pour les autres Espagnols, d'une croisade, c'est-à-dire d'une entreprise lancée sous l'égide de la papauté et garantissant le salut individuel aux participants. La décision de Ponthus et la victoire qui en résulte découlent naturellement de l'alliance tacite passée entre Dieu et les chrétiens de Galice, alliance comparable à celle que Dieu avait nouée avec les rois de l'Ancien Testament. À l'instar de Moïse et d'Aaron (*Ponthus* 152), Ponthus accomplit la volonté de Dieu en récupérant son royaume et assure le salut collectif de son peuple³¹. Quant à l'aide que les chevaliers du nord apportent aux Espagnols, elle semble davantage motivée par le goût de l'aventure et l'amitié qui les lie à Ponthus que par un souci de salut personnel ou de défense de la chrétienté, même si ces éléments ne sont bien sûr pas complètement absents, comme on l'a vu (*Ponthus* 131-132).

Le Roman du Comte d'Artois et Jehan d'Avennes, quant à eux, se placent dans une perspective qui me semble bien différente dans la mesure où ils font des chevaliers étrangers les artisans de la reconquête. Le comte d'Artois arrive en Castille précédé d'une réputation si élogieuse qu'elle lui vaut immédiatement la confiance du roi et de tous ses conseillers. Ses suggestions stratégiques sont adoptées avec enthousiasme ; sa bravoure galvanise les troupes et sa seule venue renverse complètement l'équilibre des forces en Espagne. C'est donc un étranger, un homme du nord, sans doute vassal du roi de France, bien que cela ne soit jamais clairement explicité, qui sauve la Castille et rétablit le roi espagnol dans ses droits.

30 — Quand on demande au jeune Ponthus où il veut aller en exil, c'est en France qu'il demande à aller (*Ponthus* 6).

31 — Sur la distinction entre guerre sainte et croisade, voir l'article déjà cité de Ph. Jossierand. Voir aussi le livre récent de Jean Flori, *La guerre sainte. La formation de l'idée de croisade dans l'Occident chrétien*, Paris : Aubier, 2001.

Jehan d'Avennes est le texte le plus clair sur le rôle des Français. Jehan est au service du roi de France à qui il déclare : « vous estes celui a qui je doy foy, obediencia avec service » (*Avennes* 162). Le roi lui donne deux mille hommes pour aller combattre en Espagne. Le royaume de France est d'ailleurs celui vers lequel les Espagnols se tournent spontanément pour chercher du secours. Un messager que Jehan rencontre sur le chemin de l'Espagne lui révèle qu'il « va en France demander ayde de par lez deux chevaliers qui aultrefois y ont esté » (*Avennes* 164). Bien que l'armée dont Jehan deviendra le général soit composée de troupes venues de différentes provinces comme la Bretagne ou la Bourgogne, ainsi que des soldats des multiples royaumes espagnols, son chef s'identifie comme Français. Sur le champ de bataille, il s'écrie : « France ! France ! » pour rendre de l'énergie à ses troupes et de fait : « Pour le quel cry tant furent esperitueulx lez François qu'il feirent droitez merveillez » (*Avennes* 179). Le narrateur loue à plusieurs reprises « ceulx de France » (*Avennes* 176). Quant aux Espagnols, bien que valeureux également, ils sont « secourus », « rescoux » par Jehan (*Avennes* 169, 170). Quand, après la bataille de Salamanque, on évoque les « beaux fés d'armez qui avoient esté fais par les noblez de France et d'Espaigne » (*Avennes* 171), c'est Jehan qu'on loue avant quiconque. Puis les rois espagnols supplient Jehan de rester et de les aider à reconquérir la Castille. Ils s'engagent même à défrayer les Français de leurs dépenses. Lors du grand combat contre les Sarrasins devant Cordoue, ce sont les Français commandés par Jehan qui constituent le premier bataillon (*Avennes* 174).

Les éditeurs respectifs du *Comte d'Artois* et de *Jehan d'Avennes* pensent que les deux textes ont été écrits dans l'entourage du duc de Bourgogne Philippe le Bon et probablement en vue de célébrer ses ambitions politiques. Imaginer qu'un héros d'Artois ou du Hainaut (régions sur lesquelles régnait justement le duc de Bourgogne) participe brillamment à des campagnes militaires en Espagne, voire en est l'initiateur et le vainqueur, peut être une manière de flatter le puissant duc et de rappeler ses velléités de croisade. Dans le cas de *Jehan d'Avennes*, on se demandera cependant pourquoi le héros manifeste une telle soumission au roi de France et pourquoi un pâle duc de Bourgogne apparaît au seul détour d'un paragraphe³². En tout état de cause, le rôle dévolu, dans les deux romans, aux chevaliers français (au sens large du terme)

32 — Plusieurs grands seigneurs dont le duc de Bourgogne, celui de Bretagne, les comtes de Boulogne, d'Eu et de Saint Pol envoient des troupes renforcer le contingent que le roi de France a mis sous les ordres de Jehan. Mais ils ne prennent pas part eux-mêmes à l'expédition (*Avennes* 162).

donne à la reconquête des allures de croisade. Car c'est au secours de la Chrétienté tout entière que se portent ces hardis combattants (*Avennes* 162, *Artois* 68). Le rétablissement des rois espagnols dans leurs droits n'est qu'une conséquence heureuse d'un dessein beaucoup plus vaste et l'Espagne n'est que l'un des nombreux fronts sur lesquels la guerre contre les païens doit être menée.

Mais alors pourquoi l'Espagne ? Pourquoi ce pays serait-il une destination idéale pour les chevaliers français en mal de gloire ? Pourquoi le *Roman du comte d'Artois* et *Jehan d'Avennes* n'envoient-ils pas leurs héros en Terre Sainte ou en Prusse, comme le font d'autres romans, *Saintré* par exemple ? Le choix de l'Espagne me semble en vérité très judicieux. Annoncer un destin heureux pour la péninsule ibérique, même dès la fin du XIV^e siècle, comme le fait *Ponthus et Sidoine*, est après tout fort crédible. Réduit à une peau de chagrin depuis la fin du XIII^e siècle, affaibli par de graves dissensions, le royaume d'al-Andalus ne constitue plus une grave menace ni pour les chrétiens d'Espagne, ni *a fortiori* pour la Chrétienté en général. Même si de nombreux accrochages frontaliers émaillent les relations entre l'Émirat de Grenade et la Castille, le vrai danger est ailleurs. Et c'est précisément la raison pour laquelle nos trois romans évoquent avec une telle complaisance les actions d'éclat de leurs héros en Espagne. L'Espagne est cette terre bénie où les rêves de reconquête sont réalisés ou en passe de l'être, où la croisade contre les Sarrasins est victorieuse. L'Espagne représente l'espoir d'une ère nouvelle qui verra le triomphe de la religion chrétienne et la disparition de la loi maudite des musulmans. Et ce qui donne encore plus de valeur à l'avancée des chrétiens, c'est que les nouveaux conquérants marchent sur les traces des anciens, car l'Espagne est aussi le pays où se sont illustrés Charlemagne et Roland. Seul *Jehan d'Avennes* cependant suggère que le souvenir de ces glorieux prédécesseurs est sans doute vivant dans la conscience des écrivains. Pour entrer en Espagne, Jehan emprunte en effet la passe de Roncevaux (*Avennes* 164)³³.

L'Espagne est donc un lieu qui conjoint un passé historique prestigieux, déjà assimilé par la littérature, à un avenir politique souriant. Terre de la réussite à la fois littéraire et militaire, elle est appelée à jouer dans la production romanesque de la fin du Moyen Âge un rôle de plus en plus important et de plus en plus varié³⁴.

33 — Un autre roman contemporain, l'*Histoire des Seigneurs de Gavre*, qui ne fait pas combattre son héros en Espagne, évoque cependant la glorieuse histoire de ce pays en prétendant que le lignage de son héros a reçu ses armes de Roland lui-même devant Saragosse (*Histoire des Seigneurs de Gavre* éd. René Suip, Paris : Champion, pp. 1-3).

34 — Au colloque international « Du Roman courtois au roman baroque » qui s'est tenu à l'Université de Versailles-Saint-Quentin du 2 au 5 juillet 2002, Danielle Régnier-

Faire combattre son héros en Espagne, c'est aller dans le sens de l'histoire, en tout cas d'une histoire optimiste.

Michelle SZKILNIK

Bohler a présenté une passionnante communication intitulée « Péninsule ibérique et îles de Bretagne : une géopolitique de l'imaginaire romanesque au ^{xv}^e siècle ». On se reportera donc aux actes du colloque pour les autres valeurs qu'assume l'Espagne dans la littérature romanesque de la fin du Moyen Âge.